

Article

« IV.2 Le fantôme de la BJ, c'est la théorie »

[s.a.]

Voix et Images, vol. 10, n° 2, 1985, p. 87-92.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/013874ar>

DOI: 10.7202/013874ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

IV.2 Le fantasme de la BJ, c'est la théorie

entrevue avec France Théoret

- FT J'ai rencontré Marcel Saint-Pierre en 1964, puis Nicole Brossard et Roger Soublière en 1965. J'étais là, en quelque sorte, à la fondation de la BJ. Je finissais mon cours classique au Collège Marie-Anne annexe. J'ai recommencé, en septembre 1965, ma licence ès lettres à l'Université de Montréal. Nicole Brossard était dans ma classe. Saint-Pierre travaillait déjà avec Nicole et Roger au journal étudiant et à l'association étudiante de l'université quand ils ont fondé la BJ.
- JB Que s'est-il passé pour que tu aies envie de faire équipe avec eux?
- FT C'est l'équipe qui m'a demandé de faire partie du comité. J'aimais la littérature, et j'avais envie d'écrire. Mais ce désir d'écrire, qui avait déjà été plus clair, ne l'était plus chez moi à cette époque-là. J'avais publié dans le journal étudiant du collège, pour avoir rencontré quelqu'un qui avait des idées socialistes. J'avais publié aussi au *Quartier latin*. Je me souviens, entre autres, que j'avais fait un article tout à fait à l'emporte-pièce, peut-être à la manière de Gauvreau, vraiment dans l'esprit pré-mai 1968, pour dénoncer de façon virulente le type d'enseignement qu'on faisait à la faculté des lettres. Un assez long article pour dire comment on n'enseignait jamais d'auteurs vivants. Il fallait minimalement que l'auteur soit mort: je dis minimalement, car ceux qui étaient «fous» (Artaud, par exemple) n'étaient pas enseignés. Le cours sur le surréalisme était donné par un professeur invité de l'extérieur. On n'était pas friand du XXe siècle. Pourtant au collège, en philo I et philo II, avec les nombreuses mises en garde, il va sans dire, on enseignait Sartre et Camus.
- AG Que lisais-tu, à l'époque?
- FT Je viens d'une famille où la lecture n'était pas très pratiquée. Et je n'avais pas beaucoup le temps de lire parce que j'ai toujours gagné ma vie en étudiant. Il reste que j'avais d'énormes trous dans ma lecture, trous que les gens comblent à 16-17-18 ans, plus jeunes parfois. Un des premiers auteurs que j'ai aimés, assez tard, qui m'a complètement bouleversée, c'est Kafka, ses romans et son journal découverts à la bibliothèque du collège. La littérature, ça pouvait être ça. Autre chose (et c'est bizarre de dire ça aujourd'hui): à 22-23 ans, j'étais une inconditionnelle d'Artaud, je lisais ses *Oeuvres complètes* (parues alors jusqu'au tome VIII), le no de *La Tour de feu* sur lui, et je cherchais dans les index bibliographiques, à la bibliothèque de l'université (j'étais alors en première année), tout ce qui s'était écrit sur lui. C'était vraiment systématique. Ça venait de ceci: Saint-Pierre était fou du surréalisme en 1964 et il nous faisait lire Max Jacob — j'y comprenais trois fois rien — et Breton — j'ai aimé *Nadja* —, puis on était arrivé, autour de la question du surréalisme, à Artaud. En

1966-1967, on discutait beaucoup, chez les Français, les romans de Sollers, *Les Mots et les Choses* de Foucault — moi je préférais son *Histoire de la folie à l'âge classique* —, Derrida; chez les Québécois, les trois premiers romans d'Aquin (pour lesquels on avait fait des réunions afin de le lire ensemble et dire ce qu'on en pensait et ce qu'on trouvait là-dedans comme techniques). Saint-Pierre s'intéressait spécialement à la poésie alors que j'étais davantage gagnée par les romanciers actuels (*Ethel et le terroriste* de Jasmin, et, surtout, *Quelqu'un pour m'écouter* de Benoît — le *Bavard* québécois — et *L'incubation* de Bessette), mais aussi par les vieux romanciers québécois (Savard, Ringuet, Lemelin, Guèvremont, Roy). Et par le théâtre (Beckett et Ionesco, par exemple), que je courais beaucoup.

JB À quel moment découvres-tu Gauvreau et la poésie québécoise?

FT J'ai pris beaucoup de temps à être familière avec la poésie. Mais Gauvreau, ça doit être en 1965. Puis quand j'ai fait en 1966-1967 ma recherche sur lui pour le no de la BJ sur les Automatistes — c'est moi qui devais prendre en charge ce qu'il y aurait autour de Gauvreau —, je suis allée chez l'imprimeur Goulet lire, pendant six mois, ce qu'on trouvera plus tard dans les *Oeuvres créatrices complètes*, mais aussi les *Lettres à un fantôme* et les textes critiques. J'ai rencontré Gauvreau deux fois, mais j'étais bloquée, figée devant le personnage. À part Artaud, c'est vraiment l'auteur que j'ai le mieux approfondi à l'époque. Ce que j'aimais chez lui, c'était ses engagements dans son travail, sa capacité de défendre ses amis, ses liens avec la peinture. Aussi le lien avec la musique parce que l'oralité, chez lui, est très importante. À ce propos, une des choses dont je me suis sentie éloignée c'est que, dans la modernité de cette époque-là, le texte devait être lu, et non pas dit: les gens de la BJ ont fait d'ailleurs quelque chose à la Bibliothèque Nationale (6 mars 1968) où quelqu'un a littéralement projeté son texte, pour qu'on le lise. Le texte-limite devait être fait pour l'oeil, exclure la voix. Moi j'ai toujours aimé la sonorité, la voix et chez Gauvreau ça me fascinait, je trouvais ça rythmique, musical aussi. Il avait déjà travaillé avec Pierre Mercure en vue d'un opéra (*Le Vampire et la Nymphomane*). Ce qui me gênait beaucoup, cependant, c'était ses invectives, quelques déclarations outrancières, et c'est peut-être une des raisons qui empêchèrent de publier ses textes polémiques et ses lettres, bien qu'il y ait là une puissance et un désir d'être lié à la création d'une façon totale et absolue, au risque de sa vie comme on sait. Gauvreau, Artaud et Blanchot ont été plus marquants pour moi que Derrida et Sollers. Et Gauvreau, c'est un contact durable et profond, presque sur dix ans: je ferai plus tard un mémoire sur lui, terminé en 1976. Je déplore ici encore que ce qui existe sur lui, majoritairement, soit le livre de Marchand.

Le discours qu'on tenait à la BJ était un discours en voie de se former. Je parlerais de ces années-là comme des années de formation

pour moi. On se passait le livres, on se tenait ouvertement les informations. C'était un *milieu*, il y avait un *projet*. Parce qu'il émerge à cette époque-là, le mot transgression, que je n'ai pas employé souvent, je l'emploierais pour le travail textuel: dans le travail de formation à la BJ, j'apprenais à transgresser ce que j'avais appris au collège et ce que j'apprenais à l'université.

JB Pourquoi quittes-tu en 1969?

FT Je n'ai pas été forcée de partir ou de démissionner. J'ai quitté de moi-même. Je pense que je ne peux donner qu'une seule raison: j'ai pris les consignes de la revue au pied de la lettre. On s'était donné comme objectif, au comité, de produire deux textes par année et, fin 1969, je n'avais publié qu'un seul texte. Je ne voyais pas pourquoi je resterais. Ce n'était pas du tout un prétexte, c'était absolument intériorisé, à savoir que je trouvais que je signalais là mon incompétence. Question de conscience, d'éthique. Et ils m'ont laissée aller. Je n'ai jamais été parmi les personnes qui avaient les idées dominantes à la BJ et ce que je voulais dire, je crois que je n'arrivais pas moi-même à le produire. Je me formais là, je n'allais pas à l'école, quand même. Alors pourquoi me serais-je formée aux dépens des autres? Il fallait produire. (Relus récemment, je les trouve «minces», mes textes, sauf «Texte pour la voix haute» (BJ, no 14, 1968) où se pose une question de territoire et de blanc). Des jugements ont été portés, que je n'aurais pas dû accepter quand je regarde ça rétrospectivement, mais que j'ai acceptés probablement parce que j'étais une femme. Je crois, par exemple, que cela va de soi que tout le monde n'est pas obligé de nous féliciter lors de la parution de nos premiers textes. Mais il aurait sans doute fallu qu'il y ait un peu plus d'ouverture. C'est dur, faire partie d'une revue. Il faut jouer le jeu et se sentir une personne parmi les autres personnes. Saint-Pierre a joué un rôle d'éteignoir par rapport à moi et aurait pu jouer le même rôle par rapport à Nicole dont il ne trouvait jamais suffisamment bien les textes. J'aurais dû me rendre compte de ça à l'époque, autour de 1968. C'est fragile, commencer. Puis ça me prenait un travail inouï quand j'ai commencé à enseigner en 1968-1969. Après coup, quand je me rends compte combien l'influence des femmes a été marquante à partir de 1970-1972 dans mes lectures, je peux comprendre pourquoi: c'est peut-être parce que j'étais une femme que je n'ai pas résisté. Il ne fallait pas être une femme. Si on était une femme, on faisait entrer quelque chose de l'ordre de l'existence dans l'écriture et cela, c'était sémantiser l'écriture, revenir à la représentation. Il fallait, justement, fuir la représentation. Cela ne devait pas avoir lieu en aucune manière.

À l'époque de mon passage à la BJ, la littérature était neutre, sur tous les plans: le texte est du neutre, on écrit au «on», on enlève la seule chair qui peut rester, celle de la sonorité, on veut écrire les choses d'une manière logique (voir le titre de Nicole), on préconise une sorte de littérature qui est un pas très important — un pas autre — par

rapport à ce qui se fait au Québec à cette époque-là. On se savait en recherche.

Mes textes avaient toujours, malgré tout, un côté pulsionnel et il fallait que je les mette à distance et les retravaille. Je n'arrivais pas suffisamment à tout conjuguer (texte et travail, enseignement et préparation). C'est peut-être oiseux de dire ça parce que j'ai peu écrit à cette époque. J'ai beaucoup plus pensé à l'écriture et discuté de l'écriture que je n'en ai produit. J'ai également beaucoup lu. En 1968, *L'écho bouge beau* amorce vraiment le travail de Nicole: je voyais se tracer là une tangente du côté d'une nouvelle lucidité qui tranchait. Puis j'ai eu une longue rupture avec le milieu littéraire à partir du moment où je n'étais plus à la BJ et étant donné que tout ce que j'écrivais tournait à l'impasse.

Toute cette influence de *Tel quel* que nous lisions nous amenait à penser que la modernité — ce qu'on appelait, à l'époque, l'avant-garde — demandait que tout ce qui est lié à l'existence n'ait pas d'importance, que le corps n'ait pas d'importance, que l'individu avec toutes ses identités n'ait pas d'importance. En fait, on voulait arriver, tous, au blanc de l'écriture. On trouvait que tout était trop sémantisé. On voulait arriver à l'évacuation du sens. Ça, c'était vraiment le projet de l'époque. Je ne sais pas si on s'est intéressé alors à la psychanalyse, mais je sais que déjà la linguistique nous intéressait. C'était le travail du texte au sens où maintenant on utilise le mot.

- JB Tu parles de travail sur le texte et non de formalisme ...
- FT «Travail sur le texte» me semble moins sommaire, moins figé dans la négation du sens.
- AG Alors, quand tu dis que la BJ tentait d'évacuer le sémantisme, tu dis aussi que tu allais à l'encontre de ça?
- FT Oui, c'est cela. Un événement m'avait beaucoup bousculée: c'est le départ, en claquant les portes, de Michel Beaulieu, Yvan Mornard et Raoul Duguay qui avaient dit, justement, que nous n'étions pas assez engagés dans nos travaux, pas assez radicaux et qui, en fait, nous avaient remués sur la question du formalisme. Moi, je l'avais très mal pris. Ils avaient alors fondé *Quoi* (fin 1966-début 1967). Et nous, on avait radicalisé notre travail autour du texte. Ils étaient venus parce qu'il y avait ça comme désir à la BJ.

Je me souviens aussi de tout ce qui a précédé les événements d'octobre 1970. La question nationale, à travers les faits et gestes du F.L.Q., on la commentait beaucoup dans les réunions. Cela a peu transparu dans les pages de la revue parce que notre désir premier était d'inscrire ici un nouveau type de travail du texte. On a toujours dit que les gens qui travaillent le texte, ce sont des gens désengagés de leur société, des renégats, des bourgeois. On les a toujours taxés de laxisme politique, mais il faudrait voir, il faut voir: *il y a des raisons d'agir*

littérairement dans un sens qui n'apparaît pas encore dans une société mais, justement, il faut être conscient de cette société-là pour même vouloir changer des choses dans l'écriture. C'est à cause de la place de la littérature-reflet qu'on ne comprend pas cette idée-là; et Dieu sait qu'on se battait contre cette littérature-reflet.

Dans toutes les maladresses et la formation, cette conscience qu'on avait, c'était qu'il fallait qu'on inscrive différemment la littérature. Ce n'était pas aussi conscient que je le laisse entendre maintenant: c'était beaucoup plus dans des déchirements. À la revue, par exemple, on ne se posait pas la question pourquoi on pouvait parler longtemps de Vallières et Gagnon sans que cela transparaisse dans nos écritures; on pouvait donc nous renvoyer l'image de gens pas responsables socialement. Mais ça se faisait, disons, avec ce qu'on était: on était des étudiants «engagés», qui discutaient de ces choses-là. On était vraiment une revue *littéraire*, une revue de pratiques littéraires, et non une revue de théorie. D'ailleurs, on trouvait que ça nous manquait, la théorie, bien que depuis le début on ait privilégié la pratique, pratique qui ne dit pas toujours sur quel fond ça s'inscrit. La BJ était la revue de notre génération et *Liberté* était la revue à laquelle on devait s'opposer, pour faire le travail du texte tel qu'on voulait le faire. *Parti pris*, de son côté, était une revue plutôt stimulante.

- JB À quel moment, selon toi, la BJ trouve-t-elle sa respiration, son style, sa spécificité? Quand devient-elle une revue bien établie sur son terrain?
- FT Je ne saurais dire. La BJ a privilégié la pratique littéraire, cela s'est fait peu à peu, dès la fin 1966 (voir le départ de Beaulieu, Mornard, Duguay), avec les textes de Nicole et d'autres (Valiquette, Mornard, par exemple) qu'on considérait comme des réussites d'après ce qu'on cherchait à faire émerger dans la littérature. Je pense que c'était là les meilleurs moments parce qu'ils faisaient le lien entre ce dont on discutait tant, ce qu'on lisait et ce qu'on pouvait arriver à produire.
- AG Dans un autre ordre d'idées, avez-vous déjà été tentés de décrire et d'écrire les arguments formulés relativement à l'acceptation ou au rejet des textes, lors de vos réunions?
- FT On essayait de formuler ce qu'on se donnait comme formation, de produire nous-mêmes dans ce sens-là, de travailler à accepter des textes qui allaient en ce sens et d'en solliciter. Mais on n'a jamais été tentés de décrire et d'écrire les arguments pour et les arguments contre, bien que ça revenait aux réunions comme une chose qui serait souhaitable. Pour moi, c'est un peu l'énigme de la BJ (et peut-être de la NBJ): la théorie littéraire n'a jamais vraiment fait surface, ce qui fait que la pratique était flottante et que cette revue offrait une lecture peu adéquate parce que ne reflétant jamais bien les discussions qu'on avait.

Nous sommes devenus obsédés par la théorie dès que la revue s'est structurée autour de l'idée de texte. Le fantasme de la BJ, c'est la théorie. Une écriture réussie aurait formulé, sans détour métaphorique et sans l'usage de l'ellipse, son mode de production.

- AG La pratique était en avance sur la théorie, en ce sens que vous essayiez toujours de courir théoriquement en arrière ...
- FT Et on avait l'impression du contraire ... En ce qui me concerne, j'avais toujours l'impression que la pratique était loin derrière la théorie. Ça, c'est un autre des déchirements dont je parlais tout à l'heure, c'est un très grand déchirement, constant à mon époque. Mais il reste que la revue s'est posé les bonnes questions: se poser la question du refus de la représentation et la question du formalisme, à l'époque, c'était quand même aller à contre-courant et se faire dire, à l'extérieur: «regardez ces petits intellectuels qui se posent des questions et font des choses qu'on ne comprend pas». L'illisibilité, ça date de cette époque-là.
- JB Est-ce que le fait qu'il y ait toujours eu un écart entre pratique et théorie n'a pas donné à la revue une souplesse qui lui a permis de durer, alors que des positions théoriques pures et dures l'auraient étranglée?
- FT Parlant des années 1966-1969, je dirai: encore aurait-il fallu formuler ça de façon originale, insérée dans notre milieu et par rapport à notre contexte. Encore aurait-il fallu le faire. Mais ça ne se faisait pas, dans les deux sens: on ne l'a pas fait et ce n'était pas faisable.